

Abdelkebir Khabibi, La mémoire tatouée (1971)
Œuvres, la différence p. 104-105

Certes, Occident, je me scinde, mais mon identité est une infinité de jeux, de roses de sable, euphorbe est ma mère, désert est ma mère, oasis est ma mère, je suis protégé, Occident !

Tu t'es ouvert au rythme de la relaxation, yoga à gauche, yoga à droite, fakir au sexe kilométrique entre ciel et terre, cathédrales ! Peux-tu dresser tes seins sans te trahir, es-tu noyau et non fleur ? Dans mon histoire, il y avait tant de poètes de ma tribu, tous grands, frappés de dos, aveugles, voleurs, assassinés dans un pan de sable, le même destin entre signes et poignards.

Dans mon histoire, il y avait deux prophètes de sexes et de peuples opposés. Elle envoie un message pour qu'éclate la vérité ; craintif, il demande longuement conseil, un vieillard donne l'énigme : pas de conquête de l'univers sans symbole, dit-il. Notre prophète plante une tente immense, bricole une vasque d'eau, parfums de toutes natures, cristal, brocart et satin. La prophétesse arrive pour qu'éclate la vérité, l'ivresse de la vérité. Il la reçoit à la porte, lui dit : salut, la fait entrer, récite un poème bref, décisif. S'ouvre ensuite le corps de la prophétesse quand le parfum se mêle à l'eau. Ouwah ! Ouwah !

Sur ton ventre, Occident, je retarde la fin des fins, la revanche de tout écraser, source et fœtus, tirer et mourir, différence barbare, et je m'en irai au point nodal, défaire ta résistance, ton sommeil. J'ai choisi, c'est évident, mais pas clair, la séduction et le vouloir lointain. Qu'ai-je à craindre de ton rapt, Occident ?

Rêvé-je d'irréversibilité, au-delà de la soie qui blesse, car je redescends sur ton ventre dans la vengeance ; qui veut saisir le savoir ou l'orifice doit provoquer – face à face – le voile multiple, rapt, un pas en arrière, deux pas dans le vide, rien, néant de rien, rien.

Ma main droite accordée à la suspension, partout recommence la parole berbère : « Le désir est comme un fils. Qu'il soit aveugle ou boiteux,

peut-on l'oublier ? » Aucune abstinence, pourquoi, pourquoi ? Je ne suis pas jaloux de mes propres frères, offerts au souvenir paternel, et moi, le fils de deux mères ou l'amant du devenir, bah ! Ils ont vu, Occident, sur ta poitrine le signe de ta malédiction, syphiliis occidentale, ont-ils déclaré, syphiliis la différence apeurée, et sur tes seins, ont-ils déclaré encore, est gravée ta mort, car Dieu est grand et tout le reste est minime. Quoi de plus vrai ? Bah !

Je ne suis pas jaloux de mes frères, ni de mes pères. En vérité, Occident, quand tout s'écroule dans notre étreinte, je pense déjà au jour de la destruction. Que vienne le Jour de la Très Grande Violence !

Je tiens ta hanche dans le sable, je recroqueville ton corps à l'évasion la plus irruptive et j'attends : tout se passe par-delà les épices, le cri de l'enfance.

Je fâtoque sur ton sexe, Occident, le graphe de notre infidélité, un feu au bout de chaque doigt. Point nodal, crac !

POSTFACE

P. 113

Être lutteur de classe dans « la tribu des mots », ce projet initial – autobiographie et méditation – s'est transformé en un petit roman à plusieurs voix, et finalement en jeu théâtral. Là, nous semble-t-il, la mise en pratique d'une angoisse circulaire, afin de nous dédouaner de l'histoire, la jouer par une tension entre un langage préétabli et l'œuvre à venir.

Cette vie racontée n'a rien d'exemplaire, sans doute. Acceptons qu'écrire sur soi, c'est se postuler en spectateur ému ou terroriste, motif, pour certains, d'une thérapeutique aléatoire. Le bricolage littéraire déplace ce regard fasciné sur soi, vers un choc de doubles, partis d'une illusion et comme entraînés en une complexité géométrique – l'écriture.

Autonomie effrayante des mots, qui, autour du corps et du monde, savent trahir, autant se mettre à l'abri ! De telle façon que la fin du livre devienne séparation.

La mémoire tatouée – le titre du livre – est une dédicace à la mère. Se décoloniser de quoi ? De l'identité et de la différence folles. Je parle à tous les hommes.